

LA ROBE DE GAZA
un roman d'amour,
un roman d'espoir

Iris Mansard

Iris Mansard

La Robe de Gaza

Un roman d'amour, un roman d'espoir

© Iris Mansard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5170-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JERUSALEM

Anna roulait lentement, heureuse de remonter à Jérusalem. Pourtant, elle appréhendait revoir Élie. Elle l'aimait trop.

La route à travers ces montagnes rose et jaune... Cette liberté des grands espaces... La paix totale dans l'âme en ce paysage désertique. Encore 3 années pour finir ce siècle ; un siècle de bouleversements profonds. Le prochain apportera-t-il la Paix tant espérée ?

« Firezone in the right, firezone in the left », Anna traverse le combat des Israéliens.

La boutade la faisait sourire. Jérusalem ne s'approchait pas assez vite. À 90 km/h, elle en avait encore pour deux heures. Espérons qu'Élie ait bien pu sortir de la caserne pour se rendre dans leur appartement qu'il n'habitait jamais sans elle.

Officier dans l'armée israélienne, en dehors de la cause et de la chose israélienne, rien ne l'intéressait, sauf elle, Anna. Tombée en panne de voiture dans le Néguev vers Sdé-Boqer, voilà huit mois, c'était lui qui, passant avec sa patrouille, la dépannait alors. Depuis ils étaient amants et amis et avaient sérieusement décidé de finir leurs jours ensemble.

Mais Élie ne pouvait pas quitter ses troupes trop souvent et elle était trop occupée par son travail de journaliste pour voir le temps passer.

La fascination pour cette ville l'envahissait une fois de plus. Les maisons blanches se confondaient avec la pierre des collines, le ciel bleu-gris du mois de janvier. La ville de la haine qui prétend aspirer à la paix. Une ville pesante !

À la porte de Jaffa, elle gara sa voiture, sortit des cadeaux ramenés du kibboutz et s'engagea dans les petites ruelles.

Oui, il était là. La fenêtre éclairée. Ouf ! Le monde tournait rond. Il l'attendait... Quelqu'un l'attendait.

Exprès, elle était partie en retard d'Eilat pour le faire attendre, pour exister plus longtemps dans sa pensée. Se faire désirer par n'importe quelle ruse.

Il l'attend carrément dans le lit.

Et elle défait ses vêtements, son sexe la brûle. La tendresse sera pour plus tard. Pour le moment, ils se collent l'un à l'autre, s'accrochent. Il a petrit avec ses mains lourdes à faire mal, elle se frotte au long de son corps, ce corps de muscles, ce corps dur, se racle sa peau. Ses ongles strient son dos, elle mord a

pleines dents, chacun se rassure de la présence de l'autre. « Il était là ». Lentement, les yeux fermés, elle cherche maintenant sa tête, caresse ses yeux. Et là, leurs bouches s'ouvrent et se ferment l'une sur l'autre, pour être avalées au plus profond. Leurs cris font trembler les voisins de complaisance. L'immeuble sait que les amants sont revenus. Un peu apaisés, ils se tournent vers la droite, tous les membres mélangés. Élie cherche sa fameuse cigarette « d'après ». Ils sont un amour mouillé. Détendus. Oh Élie !

De nouveau, il l'entoure de son bras libre. La sueur fait couiner leurs peaux.

— Tu sais, dit-il, j'apporterai un micro, la prochaine fois, pour enregistrer ta voix. Tu me raconteras ton passé, je veux tout garder... J'enregistrerai le mien et je ferai un montage de nos deux vies. Qu'en penses-tu ?

— Je te mentiroai.

— Pourquoi ?

Elle se décolle de lui, espiègle et sérieuse en même temps.

— J'en profiterai pour me réinventer, pour exister autrement.

— Tu n'es pas heureuse ?

— Si, mais je connais déjà mon passé et en même temps je ne le connais pas et c'est l'avenir qui m'intéresse, et encore...

— Ah toi, viens !

Et il la chevauche d'un coup, et ils rient aux éclats, mais maintenant elle le serre tant avec ses muscles qu'il ne peut pas sortir d'elle. Il gonfle au fur et à mesure de ses contractions, de leurs complaisances amoureuses... « Tu me sens ? Tu me veux ? Tu me goûtes ! Oh, Anna ! ». Collé à son bassin, il la lève si haut. Ils sont en transe. Leurs retrouvailles les font partir, chaque fois, à l'infini des orgasmes. Elle reprend son visage de petite fille et lui, la face d'un guerrier à faire peur. L'œil dans l'œil, ils s'acharnent à se comprendre, se sentir, à se manger et à se boire. Mais ensemble. Ils se veulent, l'un et l'autre. Tant ! Leur amour est leur avenir, ils le savent.

En peignoir, ils prennent leur repas. Avec des gestes de somnambules, des muscles qui ne répondent pas à toutes les commandes. Et la tendresse monte en eux, dans leurs mains qui s'effleurent, dans le sourire de leurs yeux.

Anna aime infiniment faire l'amour, ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se sent exister entièrement, en symbiose avec la terre, la planète où elle est sûre d'être vivante, plus encore : intégrée à la vie. Elle sublime complètement cet acte, le vit à la fois charnellement et spirituellement, elle se rallie par le côté charnel à sa propre spiritualité et en tire une force énorme.

— Tu nous ouvres une bonne bouteille ? demande-t-elle.
— Où voudrais-tu vivre ?
— Au milieu du Néguev, entourée de loups.
— Pourquoi ? As-tu peur des gens ?
— Non, mais je voudrais rester avec Dieu.
— Et qui te dit que Dieu est là, dans le Néguev ?
— Il me l'a dit. Il me bordera le soir et il me brossera les cheveux le matin ; il me l'a promis.
— Oh ! Ma petite folle.

Anna se leva pour prendre du pain en glissant tendrement le bras autour des épaules de son homme. Un baiser en plus dans le creux de son omoplate. Leur appartement était spacieux et arrangé dans un goût tout européen. Les murs peints en blanc, à la chaux, les portes et fenêtres d'un rouge fort pour répondre aux tissus berbères très colorés qui couvraient les sièges et le divan. Un nid d'amour. Il n'y avait que le fax, les livres d'Anna, et les photos de ses enfants et de sa maison pour rappeler l'extérieur.

Élie était un de ces jeunes juifs de trente ans, grand, baraqué, très musclé, au teint légèrement basané. Il comptait faire une carrière politique, l'armée lui semblait un support possible, et une fois à la retraite, il participerait au gouvernement. Il avait pris Israël pour épouse ; naïf et barbare, il arrivait déjà, mieux qu'il ne l'espérait lui-même, à faire circuler ses idées politiques dans les milieux propices. Il voulait être utile à son pays.

Il était fasciné par Anna. Elle représentait la vieille Europe avec sa culture, ses doutes d'intellectuelle, sa beauté éduquée, ses lignes fluides, ses cheveux roux qu'elle ramenait souvent d'un coup de tête en arrière, ce cou élégant toujours mis en valeur par un bijou, une écharpe... Ah ! Anna... Elle était chaude et distante, on ne pouvait pas la posséder et pourtant elle se donnait entièrement. La race des femmes, des véritables, celle qui va disparaître. Elle venait d'avoir 38 ans. Très différente des filles moqueuses de Tel-Aviv qui laissaient leurs pauvres maris jouer aux machos et aux guerriers et n'en faisaient qu'à leur tête dans leur dos. Élie savait bien qu'il ne retrouverait pas une autre Anna. De toute manière il voulait faire sa vie et sa carrière avec elle, c'était décidé.

Élie représentait la troisième génération d'une famille polonaise. Son grand-père était arrivé en 1939 pour s'installer dans un kibboutz où son père naissait aussitôt. Par manque de fortune et de culture familiale, Élie avait été obligé de

choisir l'armée pour métier. Mais attention ! Il s'y plaisait. Son esprit simple fonctionnait à merveille dans ce système. Aidé par son père, vieux stratège des idéologies kibboutz, il faisait régulièrement la tournée des « oncles », de la vieille garde pour se créer des relations politiques. Avoir prêté serment à Massada de donner sa vie à Israël, l'épée à la main, il restait profondément impressionné par l'unité d'élite à laquelle il appartenait.

En revanche, il était conscient de ses lacunes. Souvent, il essayait de discuter et s'informer sur la philosophie et la politique internationale, sur la sociologie et l'économie pour apprendre. Il était rare de voir dans ce pays quelqu'un de si ouvert à tous les courants de l'extérieur. Il « étudiait » pour se forger un univers en dehors de l'armée, pour sortir de son milieu de pauvre juif polonais colon. Il admettait ses manques, ce qui était déjà très positif, mais il restait naïf et d'une barbarie d'enfant.

Anna et Élie se parlaient beaucoup. Si différents et même opposés, ils étaient curieux des raisons de l'autre. Un véritable dialogue ! Élie en avait parfois assez de cette femme si parfaite et lui reprochait d'être trop sérieuse, mais elle était entièrement bonne. Tout le monde la vénérât d'ailleurs pour cette bonté. Elle restait toujours stupéfaite d'une certaine crédulité d'Élie qui persistait malgré sa rudesse et son expérience. Sa « non culture » lui plaisait, car elle amenait une certaine fraîcheur dans leurs relations. Avec un intellectuel européen elle aurait dû donner en permanence la bonne réplique pour rester dans la course, à lui, elle pouvait donner la caresse ou le désir à la place. Mais, parfois, elle perdait patience, car Israël était sa seule référence et le monde extérieur n'existe que pour manipuler Israël.

Il lui sert un verre de vin. Elle le remercie d'un regard plein de tendresse. Il sourit et demande :

— Combien de temps ça va durer entre nous ?

— Je ne sais pas. Je t'ai quitté avant de te rencontrer, alors, maintenant, il nous reste beaucoup de temps. Je suis enfin disponible pour un homme, fais moi confiance.

Il se lève, la prend dans ses bras et la ramène sur le lit.

SE ROULER DANS L'AMOUR

Jérusalem se réveille. 5 Heures. Les muezzins prient devant leurs micros. Les catholiques sonnent les cloches de Notre-Dame, toute proche. Ils habitent tout près de la vieille ville. Ici, on subit le shabbat, on prend souvent aussi le dimanche, et avec les grèves des deux côtés, en permanence, elle continue à se demander quand les gens travaillent réellement. Inévitablement, une fois arrivée à Jérusalem, Anna se laisse vivre. Imposer ici son rythme de travail à l'européenne est impossible. Alors elle a appris à s'adapter. Pas sans mal au départ. Et maintenant, elle a décidé de ne faire que deux choses : se rouler dans l'amour et se laisser « dériver » par les événements. Être poisson dans le fleuve de sa propre vie. Une fois les choses de la vie accomplies : les études, les mariages, les naissances... Elle s'est rendu compte de la supercherie de l'emploi : la vie était ailleurs. Il n'y a que les enfants auxquels elle ne regrette pas d'avoir donné naissance. Deux êtres ouverts et intelligents qui pourront apporter des choses bénéfiques à leurs concitoyens. Mais, pour le reste, elle se demande comment elle a pu perdre autant de temps. Il lui reste encore quelques années, le champ libre pour aller vers l'essentiel, pour approcher de Dieu et éviter d'autres pièges.

Anna ouvre les yeux sous les baisers d'Élie. Le son des cloches, sa langue qui fait la toilette de son visage. « Miaou » et que je te mords et que je te remords... La machine à café siffle...

Elle prend le bol à deux mains, elle aime boire du café. Leur journée commence bien. Le dos chauffé au soleil de l'Est, elle regarde son Élie s'habiller. Il est beau ! Un morceau de bois bien sculpté. « Garde cette image en toi, grave-la au plus profond de tes souvenirs, le bonheur est là, dans l'image elle-même, devant, prends-le et ne le laisse plus t'échapper.

— J'aimerais garder ton pénis dans moi, le couper et l'emporter partout dans moi.

— Je t'en sens bien capable.

— Moi aussi.

— Je fais des courses et je passerai chez mes parents.

Élie parle un excellent anglais comme beaucoup de jeunes Israéliens. Il lui avait suggéré d'apprendre l'hébreu.

- Ah non !
- Pourtant tu veux bien me comprendre !
- Surtout pas, ça serait la fin de notre amour. Ils n'en avaient plus parlé.

Ce soir, ils étaient invités à une fête d'anniversaire à Tel-Aviv. Une heure de voiture. À Tel-Aviv, elle pouvait s'habiller plus facilement à l'Européenne qu'à Jérusalem. Anna était excitée à la pensée de cette soirée. Élie serait fier d'elle, il adorait se montrer avec elle, l'exhibait même, et, complice de son jeu, elle faisait tout pour être à la hauteur de ses ambitions. Il préparait constamment son propre avenir et elle en faisait partie.

Élie aimait faire les courses, parler avec des inconnus dans la rue, se changer de son univers de militaire. Et Anna ne supportait plus les saletés des arrière-boutiques, les geignements des commerçants, porter des sacs de commissions dans l'escalier raide de la vieille maison. Alors, pourquoi ne pas se laisser gâter, un peu ?

Le chapitre « parents » était classé aussi : pour rien au monde, elle ne voulait fréquenter ces Polonais. Son grand-père, allemand, était mort à cause des Polonais... Une plaie qui saignait encore aujourd'hui. Elle était consciente de ne pas être parfaite et de traîner ce racisme avec elle. Néanmoins, elle avait choisi Élie et pas le reste de son entourage. Le temps des faux-semblants et des compromis était fini.

Élie rentre. Chargé de sacs de légumes, de provisions. Ils aiment faire la cuisine ensemble.

L'omelette est succulente. Des enfants qui mangent, pouffent de rire, se frottent l'un à l'autre, se bousculent pour un verre de vin. Élie, Anna...

Elle s'habille, se veut éclatante. Oser porter sa robe rouge, Anna a envie de choses lourdes ce soir, de disputes, de drames, de rires, de pleurs, de tout ce qui va avec une robe rouge. Se saouler aussi, un peu. Alors, elle sort sa robe rouge de l'armoire, l'étale sur le lit, écarte la dentelle, caresse la soie. Toute sa vie, elle restera la petite fille qui rêve d'une journée de princesse. Les chaussures rouges pour les fées.

Elle sent bien cette soirée. « Et un peu de drame pour se moquer de la vie, s'il vous plaît... »

La vie, la vie, pas la sienne, non, la vie en elle-même. Elle en parle tout le

temps comme d'une copine, d'un amant, d'un malade. La vie est une entité, une personne pour elle. Depuis peu, elle a découvert que le destin enveloppe la vie comme un manteau sécurisant pour dormir bien au chaud, qu'il règle les décisions à prendre. Dernièrement, elle a fait connaissance du concept de la réincarnation. Depuis, son amie la vie lui semble plus amicale.

Anna sort de la douche. Un peu fatiguée, un peu pâle aussi. Elle enfille sa robe, met du rouge sur ses lèvres et s'assied devant le grand miroir de sa table à maquillage. Élie la mange du regard, pose ses grandes mains sur ses épaules.

— Quand j'étais petit garçon, j'avais toujours envie de me cacher sous les jupes de frou-frou. Tu m'accordes la dentelle ?

— Viens mon petit garçon, viens ! Et elle se fait basculer sur le lit, Élie disparaît sous le tulle rouge, il lape sa femme, il sort son visage, il rit, il se perd à nouveau dans le tulle. Anna rit. Deux enfants qui rient.

Le téléphone sonne.

« Winny, oui, nous arrivons. À tout de suite ».

Éclat de rire. Amour. Et Élie la prend dans ses bras pour l'embrasser douce, doucement.

La voiture n'est pas très neuve. Tout est abîmé, négligé, sale en Israël. Elle avait imaginé que les juifs s'employaient à faire de leur pays un bijou. Tu parles !

Klaxon, signes d'insultes. Ici, tout le monde veut toujours être le plus fort d'une manière primaire. Partout et tout le temps ! Quelle bêtise ! Jamais vu un peuple si malpoli ! Elle est dépassée par cette veulerie omniprésente. Et cette haine permanente lui donne une étrange sensation de mise en scène : comme si tout ce monde se sentait obligé de jouer la haine, la souffrance. Une mauvaise pièce de théâtre jouée par de mauvais acteurs ! Le cauchemar d'Israël ! Une fois la paix installée, ces juifs-là n'auront plus de raison de vivre, car, depuis trop longtemps, ce sont le mépris et la haine qui les font vivre. Pourront-ils changer ? Elle est assez pessimiste.

Il n'y a plus de temps à perdre pour trouver enfin une solution ! En sa qualité de femme, elle cherche instinctivement la réconciliation de son monde et se demande comment les mères juives peuvent semer tant de haine et d'agressivité dans les cerveaux de leurs progénitures ! Comment une mère palestinienne peut-elle justifier l'humiliation permanente que les Israéliens font subir à ses enfants ?

La gaieté, la « débordade » de Tel-Aviv la surprennent chaque fois. Jérusalem,